

rouge kwoma

Interview de Maxime Rovere et Magali Mélandri, commissaires de l'exposition

Quelle est l'histoire et l'origine de ces peintures Kwoma ?

Maxime Rovere : En 2002, au fin fond de la forêt du Haut-Sépik, en Papouasie-Nouvelle-Guinée, le chef de clan Kowspi Marek m'a demandé d'imaginer avec lui un moyen de faire connaître les mythes et la culture de son clan. Dans la perspective de la publication d'un livre, j'ai commencé par recueillir les récits des mythes. Au cours de l'une de ces séances, est née l'idée d'un « hors-texte » d'illustrations. A l'occasion de l'un de mes allers-retours, je leur ai rapporté du papier canson et de la peinture acrylique... le père et ses deux fils, Chiphowka Kowspi et Agatoak Kowspi commencèrent à peindre. En 2003, je rapportais les premières peintures en France.

Comment ces peintures ont-elles intégré les collections du musée du quai Branly ?

Magali Mélandri : Dès 2003, grâce à Yves le Fur - aujourd'hui Directeur du Département du patrimoine et des collections du musée du quai Branly - les peintures entrent dans les collections françaises, tout d'abord au Frac de Picardie, spécialisé dans les dessins, puis au musée du

quai Branly. Ces deux institutions n'envisagent pas ces peintures de la même manière. Pour le comité de sélection du Frac de Picardie, elles sont des œuvres plastiques contemporaines : le fait qu'elles illustrent un mythe, qu'elles témoignent d'une culture était secondaire. Pour le musée du quai Branly, en revanche, outre leur intérêt plastique, ces peintures ont aussi été acquises en tant que documents, témoins de l'histoire des collections, et témoins de l'évolution des mythes de ce clan.

En quoi ces peintures sont-elles différentes de l'art traditionnel kwoma ?

Magali Mélandri : Traditionnellement, l'art pictural kwoma est

décoratif : mosaïque et accumulation de motifs. Dans ces peintures, au contraire, on observe la mise en exergue d'un motif, son isolation. On voit aussi apparaître la figuration et une forme de narration, car ces peintures illustrent l'un des épisodes d'un des mythes. Techniquement, le passage au support papier constitue en lui-même une nouveauté, tout comme le format utilisé, bien plus grand que les pétioles de palmier sagoutier habituellement utilisés. Le choix des couleurs peut aussi surprendre : le vert pomme, par exemple, est très éloigné de leur palette habituelle. Ces ruptures techniques - phénomène que l'on retrouve dans l'art contemporain australien - témoignent d'une volonté



Raymond Marek Kwospi



Chiphowka Kwospi



Agatoak Ronny Kwospi



Kumurr, Chiphowka Kwospi



Chiphowka Kwospi réalisant la toile

rouge kwoma

d'élargir le champ des possibilités, et sont le signe d'un passage vers la modernité et l'inconnu.

Comment est née l'idée d'une exposition ?

Maxime Rovere : Hélène Cerutti, Directeur du développement culturel au musée du quai Branly, est rapidement devenue la marraine du projet. En 2006, le musée vient d'ouvrir, et l'une des interrogations qui président à son inauguration est celle de l'ouverture sur les cultures vivantes. A ce moment-là, les œuvres appartiennent aux collections du musée, les conditions sont donc réunies pour un projet d'exposition. Mais l'événement déclencheur fût, en pays kwoma, le fait qu'une maison cérémonielle attendait d'être inaugurée. Hélène Cerutti rend alors possible une mission sur le terrain.

Comment l'inauguration d'une maison cérémonielle au fin fond de la Papouasie-Nouvelle-Guinée a-t-elle pu déclencher la tenue d'une exposition à Paris ?

Maxime Rovere : Il faut rappeler, que, en pays Kwoma, on ouvre une maison pour l'extérieur. Un "extérieur" qu'incarnaient autrefois les villages alentours, mais qui est, aujourd'hui, plus lointain. De plus, l'ouverture d'une maison coûte cher. Cette question du coût sous-tend la question du « destinataire », celui ou

ceux pour qui on ouvre la maison. C'est ainsi que notre désir de faire connaître le travail kwoma et de concevoir une exposition qui montrerait leurs œuvres a rencontré le désir des villageois de s'ouvrir vers l'extérieur.

Etiez-vous présents au moment de l'ouverture de cette maison, et s'agissait-il d'une "vraie" maison cérémonielle ?

Maxime Rovere : Nous avons assisté à l'inauguration de la maison car elle n'aurait pas été

présence extérieure, elle a pris une valeur et un prestige internationaux. Pour le clan, cette maison est un étendard, le support de la fierté identitaire.

Quel est le statut de ces peintures pour le clan ?

Maxime Rovere : Ces peintures sont nées d'une commande régie par une urgence : l'ouverture de cette maison et la transmission des savoirs mythologiques. Paroles qui s'adressent au monde extérieur, destinées à quitter le clan, à partir à

© musée du quai Branly



Comment Kumurr, esprit-mère des sangliers, installa dans son pays deux enfants perdus, et comment elle leur apprit à construire les maisons cérémonielles et à jouer du tambour. Chiphowska Robin Kowspi

© musée du quai Branly



Comment une femme pêcha la lune dans sa nasse à poissons. Chiphowska Robin Kowspi

© musée du quai Branly



Guayamba, big man qui mena les hommes à travers le trou de Wan-mai afin d'accéder au monde d'en haut. Agatoak Roni Kowspi

© Philippe Lecoœur



Cérémonie d'inauguration de la maison cérémonielle Ayashko

inaugurée sans notre présence. Mais, paradoxalement, au moment où la maison est inaugurée, ce qui se passait, ce qui était en jeu, ne nous était pas destiné : pour le clan l'inauguration reste un moment culturel interne... dont la légitimité vient de l'extérieur !

Il s'agit d'une vraie maison cérémonielle et non d'une maison pour touristes : elle est investie de pouvoirs magiques et, grâce à la

l'extérieur pour y prendre sens, elles sont cependant, dans un premier temps, adoptées par les gens du clan : leur départ participe à la revalorisation de la tradition.

En 2007, Magali Mélandri et vous-même partez en mission. Quels étaient les objectifs du musée ?

Maxime Rovere : L'objectif était de concevoir une exposition en complète collaboration avec les artistes, de la rendre fidèle

rouge kwoma

à leur état d'esprit, à la pédagogie kwoma et à leur propre manière de présenter les œuvres. D'où le parti pris, qui peut sembler radical, de ne pas donner d'explication sur le "comment?". Il s'agit en revanche de raconter une histoire. Magali leur a ainsi apporté de la documentation sur le musée et leur a demandé comment ils imaginaient l'exposition.

Nous avons imaginé de projeter, à la fin du parcours de l'exposition, le film de l'inauguration de la maison cérémonielle. Mais les Kwoma nous ont dit que c'est seulement au sortir de la maison et de l'initiation que l'on peut avoir accès au savoir et aux images... Nous avons donc modifié le chemin de visite, ce qui vous donne une idée de l'ampleur de leur implication dans le processus de création de cette exposition, depuis la conception jusqu'à la scénographie.

Magali Mélandri : La mission était aussi l'occasion d'enrichir nos connaissances sur le corpus d'objets conservé par le musée. Ce corpus - constitué lors de différentes collectes : dans les années 50, dans les années 60, dans les années 90 avec Philippe Peltier, et enfin dans les années 2000 - est très signifiant : objets, peintures traditionnelles sur écorce, peintures contemporaines. Il était fondamental de recueillir le savoir du clan : leurs données, leurs

interprétations, les termes vernaculaires, la propriété des motifs, leur lecture et niveaux de lecture... Seul l'artiste sait ce qu'il peint ! Il a par exemple été possible d'identifier des artistes : on reconnaît la main, le village, l'appartenance clanique.

Et aujourd'hui ?

Magali Mélandri : Le père et ses deux fils sont venus passer un mois en France dans l'idée de pouvoir échanger sur leurs techniques. En tant que professeurs invités dans le cadre d'une résidence d'enseignement, ils ont été accueillis une semaine aux Beaux-Arts de Marseille, et une semaine aux Beaux-Arts de Nantes.

Maxime Rovere : Nous ne parlons pas pour eux, nous travaillons avec eux. Pourquoi les Kwoma souhaitent-ils si ardemment entrer dans la modernité ? Pourquoi ce désir si fort et si visible, si éloigné de l'image figée que l'on peut avoir d'eux ? J'espère que les Kwoma pourront donner leur réponse à cette question. Dans toute cette aventure, il était bien question de cela : faire remonter la parole. ■



© musée du quai Branly

Comment deux frères, sur les conseils d'une vieille dame nommée Apushindao, cueillirent leurs femmes sur un arbre, en choisissant l'un le fruit le plus vert, l'autre le fruit le plus mûr. Agatoak Roni Kowpsi



© musée du quai Branly

Comment Sasaap, qui habitait en haut d'un arbre inaccessible, y fit monter ses femmes. Chipobow'ka Kowpsi



© musée du quai Branly, photo Michel Urtado et Thierry Ollivier

Arkumada, motifs sacrés, pétiole de palmier sagoutier